

COMITÉ GIRONDIN D'ART PUBLIÉ 250143/3

18

LES

PORTE DE BORDEAUX

CONFÉRENCE

FAITE A L'ATHÉNÉE LE 21 NOVEMBRE 1910

Sous le patronage du Comité

PAR

Paul COURTEAULT

PROFESSEUR D'HISTOIRE DE BORDEAUX ET DU SUD-OUEST
A LA FACULTÉ DES LETTRES

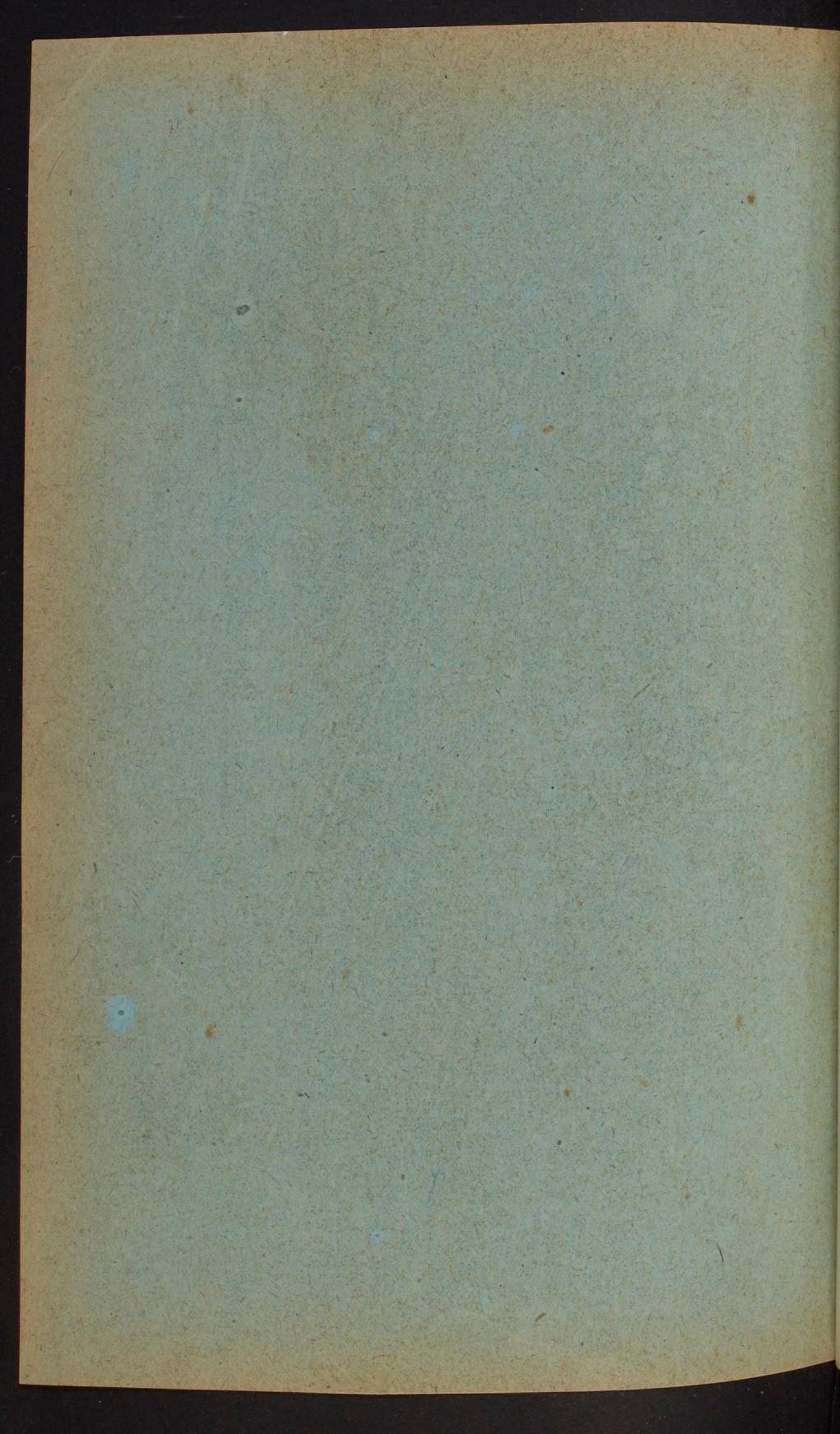


BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

9-11, RUE GUIRAUDE, 9-11

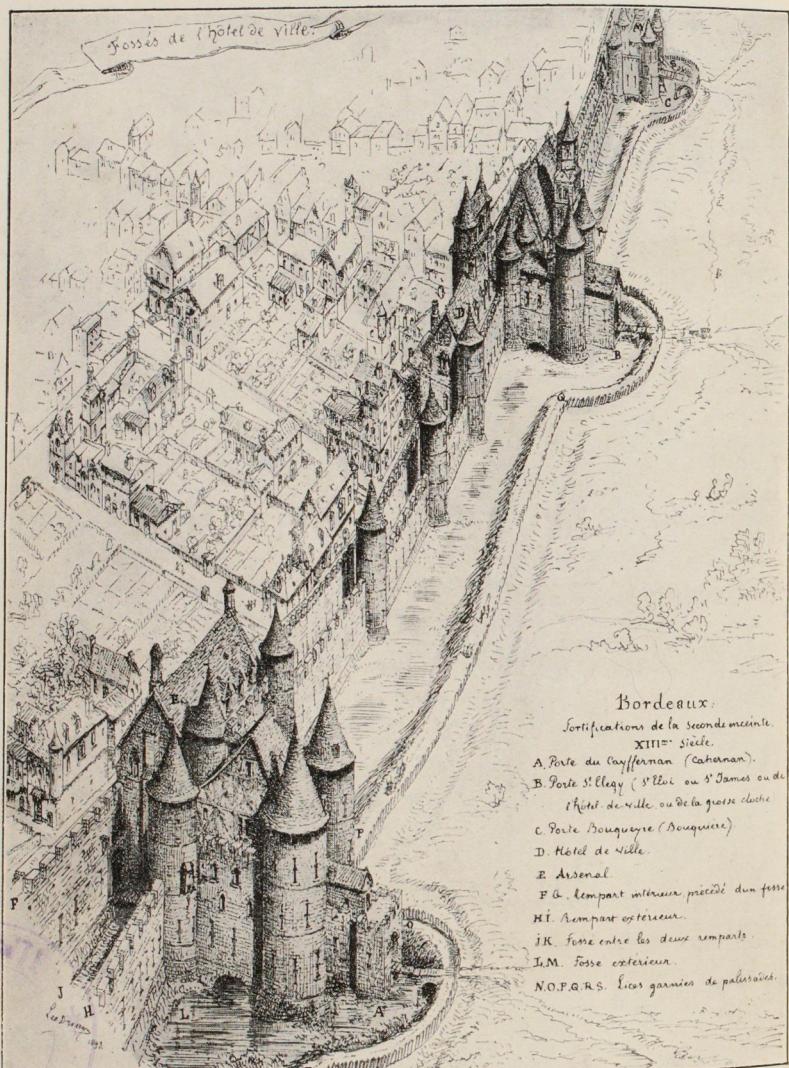
1911



LES PORTES DE BORDEAUX



PAUL COURTEAULT.



TROIS PORTES DE BORDEAUX AU MOYEN-ÂGE

PORTE BOUQUIÈRE. — PORTE SAINT-ÉLOI. — PORTE DE CAYFFERNAN

(Reconstitution de Leo Drouyn.)

COMITÉ GIRONDIN D'ART PUBLIC

21056 →
250143

LES

PORTE DE BORDEAUX

CONFÉRENCE

FAITE A L'ATHÉNÉE LE 21 NOVEMBRE 1910

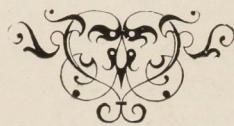
Sous le patronage du Comité

PAR

Paul COURTEAULT

PROFESSEUR D'HISTOIRE DE BORDEAUX ET DU SUD-OUEST

A LA FACULTÉ DES LETTRES



BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

9-II, RUE GUIRAUDE, 9-II

—
1911

YORKSHIRE

LES PORTES DE BORDEAUX¹

MESDAMES, MESSIEURS,

Je remercie M. le Président² des paroles trop bienveillantes qu'il vient de m'adresser. Je remercie le Comité girondin d'Art public de l'honneur qu'il m'a fait en m'invitant à prendre la parole sous son patronage. Ma sympathie — ai-je besoin de le dire? — a été du premier jour acquise à son œuvre. Mais elle ne s'était jusqu'ici manifestée que par la remise au trésorier, contre quittance, de ma pièce de vingt sous annuelle. Je me le reprochais un peu et je suis heureux de pouvoir mieux m'acquitter ce soir.

Le Comité girondin d'Art public s'est proposé une œuvre très belle : faire l'éducation du goût public à Bordeaux, nous convaincre que notre ville est une ville d'art, qu'elle a sa physionomie propre, ses lignes, ses couleurs, son décor, et que notre patriotisme, notre intérêt aussi, nous font un devoir de n'y toucher que d'une main prudente. Entendons-nous bien : le Comité girondin d'Art public n'a jamais songé à empêcher les transformations nécessaires de la cité. La prétention serait puérile, très vaine et un peu sotte de vouloir arrêter la vie. Mais n'est-il pas permis de souhaiter que l'on ne sacrifie que ce qui n'est pas digne d'être conservé et que, si l'on remplace, on n'enlaidisse pas? N'est-il pas permis de crier : gare! lorsqu'une nouveauté, en soi justifiée, risque de gâter une perspective, de compromettre l'harmonie des lignes?

¹. Conférence faite le samedi 26 novembre 1910.

². M. Maurice Schröder.

Pour que le public comprenne ces choses, assez délicates, pour qu'il s'émeuve quand il le faut, il est nécessaire de faire l'éducation de son goût. La conférence est pour cela un bon moyen et c'est pourquoi l'on m'a demandé celle-ci. Je suis d'autant plus à l'aise, pour en justifier le sujet, qu'il m'a été proposé. Le créateur du Comité girondin d'Art public, Bordelais excellent et homme de goût, M. Paul Fourché, a souhaité que je vous parle des portes de Bordeaux. Le choix était parfait. Les portes sont au premier rang parmi les monuments publics qui distinguent notre ville et lui impriment son caractère. Les deux portes du Moyen-Age encore debout, la porte de la Grosse-Cloche et la porte de Cailhau, sont aujourd'hui, avec nos églises, les seuls témoins de la grandeur et de la puissance du Bordeaux communal. Les quatre portes de Tourny qui ont survécu conservent à Bordeaux cette dignité de capitale du Sud-Ouest que voulut lui donner le grand intendant. Le XVIII^e siècle a laissé ici des œuvres d'art privé plus gracieuses, plus délicates : façades couronnées d'élégants balustres, décorées de souples et fines guirlandes, de mascarons spirituels et si vivants; boiseries exquises, qui n'ont d'autre tort que de n'être pas connues; rampes, balcons et heurtoirs du travail le plus précieux. Bordeaux eut aussi ses portes de fer forgé, qui étaient charmantes à voir, mais que leur fragilité même a fait disparaître. Les portes de pierre seules ont à peu près résisté. Elles sont aujourd'hui les monuments de cette majesté pompeuse que le grand siècle bordelais voulut donner à la cité, et qui répondait si bien, non seulement au goût du temps, mais encore aux aspirations naturelles et profondes de la ville de France qui a su le mieux concilier le faste avec la grâce, l'ordonnance harmonieuse et régulière des ensembles avec la recherche la plus raffinée du détail.

Il n'est donc pas sans intérêt de connaître le passé de ces portes, de celles qui subsistent et aussi, pour mieux les apprécier, de celles qui ont disparu, d'en préciser la place, les formes successives, le rôle dans l'histoire de la cité, la destruction ; en un mot, de raconter leur naissance, leur vie et leur

mort. C'est ce que je voudrais rapidement esquisser devant vous¹.

I

Le Bordeaux romain des trois premiers siècles était une ville sans murailles. Mais parmi les monuments magnifiques qui l'ornaient, n'y eut-il pas des portes décoratives, des arcs de triomphe dressés sur ses places, à l'entrée de ses rues? On peut le supposer. Notre musée d'antiques conserve deux précieux fragments d'un même bloc de pierre dure. Ces deux fragments sont des débris d'un monument, de dimensions colossales, élevé sous le gouvernement de Caius Serenus, proconsul de la Gaule transalpine; ce monument a pu être un arc de triomphe. Ces pierres ont été trouvées en 1865, aux environs de la tour de Pey-Berland. On peut en induire que l'arc dont elles faisaient partie se dressait dans cette région de la ville. Le premier Bordeaux romain aurait donc eu ses portes monumentales, comme le Bordeaux du XVIII^e siècle. Ces constructions, destinées uniquement à accroître la beauté de la cité, sont le propre des époques paisibles et prospères. Mais il y a plus. L'inscription de Serenus pose une question troublante. Le personnage qu'elle rappelle fut proconsul de la Transalpine entre les années 40 et 29 av. J.-C. L'inscription est certainement postérieure. Mais qui dit que le monument élevé du vivant de Serenus ne fut pas détruit ou dégradé, puis reconstruit ou restauré sous l'empire, vers la fin du I^{er} siècle ap. J.-C.? Si cela était, Bordeaux aurait existé, comme ville romaine, avant Auguste, et l'arc de triomphe de C. Serenus serait son plus vénérable monument².

Il s'abîma, avec les autres, dans le grand désastre qui détruisit le somptueux municipé en 277. Au commencement du IV^e siècle, une ville nouvelle est construite des débris de l'an-

1. Sur le caractère et le rôle des portes, voir les indications brèves, mais suggestives, de C. Jullian, *Histoire de Bordeaux*, pp. 45-48, 234-235, 239, 329, 343, 388-390, 407-408, 414, 446, 556-558. Cette conférence n'en est guère que le développement. Ai-je besoin d'ajouter que j'ai puisé aussi sans me lasser dans l'admirable *Bordeaux en 1450*, de Leo Drouyn?

2. Cf. C. Jullian, *Inscr. rom.*, t. I, n° 126-128.

cienne : c'est le *castrum*. Pour se protéger contre les incessantes menaces des invasions, Bordeaux s'enferme dans une enceinte rectangulaire, flanquée de tours, percée de portes militaires. Il y en avait quatorze, quatre sur chacun des grands côtés, trois sur chacun des petits. Elles se faisaient face, elles se correspondaient l'une à l'autre. Elles s'ouvraient aux extrémités des longues rues longitudinales et transversales, qui se coupaient à angle droit. La physionomie générale du Bordeaux Carré n'a pas été tellement modifiée qu'il soit impossible de retrouver la place de la plupart d'entre elles. Sur le côté nord, elles s'ouvraient vers l'extrémité de la rue du Temple, de la rue Guillaume-Brochon, de la rue Sainte-Catherine et à la hauteur de la place Saint-Remi. Sur le flanc ouest, au bout de la rue Porte-Dijeaux, en face de l'extrémité de la rue Poquelin-Molière, au bout de la rue des Trois-Conils. Sur le côté méridional, la première s'ouvrirait sur la place Pey-Berland, en face du transept de Saint-André; la seconde, à l'entrée de la rue de Cheverus; la troisième, au croisement du cours d'Alsace-et-Lorraine et de la rue Sainte-Catherine; la quatrième, au croisement du même cours et de la rue du Pas-Saint-Georges. Le côté est offrait trois portes : la première correspondait au prolongement de la rue Maucoudinat; la troisième à l'extrémité de la rue Saint-Remi. La seconde avait un caractère spécial : elle fermait le port intérieur de Bordeaux. On l'appelait « la porte des bateaux », la *porte Navigière*. Elle s'ouvrait à côté de l'emplacement de l'église Saint-Pierre, à l'angle de la rue des Argentiers et de la rue de la Cour-des-Aides. Elle était assez large et assez haute pour donner passage aux navires qui, portés par le flux ou le reflux, allaient et venaient sous le rempart. En cas de danger, on la fermait, sans doute, par des chaînes. Cette porte était certainement la construction la plus originale de la ville de l'an 300.

Les autres portes étaient le seul sourire de cette enceinte sombre et massive, froidement géométrique, qui enserrait Bordeaux. Et encore, qu'elles devaient être maussades et peu accueillantes ! Étroites, basses, s'ouvrant dans un mur profond, c'étaient plutôt des poternes et des couloirs de quatre à cinq

mètres de longueur, en parfaite harmonie avec la physionomie toute militaire du *castrum*, avec aussi ces siècles du Prémoyen-Age où l'histoire de la cité n'a conservé le souvenir que de sinistres et de catastrophes.

Ces portes avaient-elles des noms? Il y a lieu de croire que deux au moins d'entre elles avaient reçu ceux des Césars sous lesquels fut bâti le Bordeaux Carré: Jupiter - Dioclétien et Hercule-Maximien. Il en était ainsi à Grenoble, dont l'enceinte s'éleva à la même époque. Une inscription célèbre nous apprend qu'à Grenoble on donna à l'une des portes, en souvenir de Dioclétien, le nom de porte de Jupiter, *porta Jovia*; à une autre, en souvenir de Maximien, le nom de porte d'Hercule, *porta Herculea*. N'en fut-il pas de même à Bordeaux? Peut-être. Une porte romaine du flanc ouest s'appela, au Moyen-Age, *porta Dijeus*. Ce nom gascon ne serait-il pas un souvenir du nom romain primitif: *porta Jovis* ou *porta Jovia*, comme à Grenoble? Et le nom de la Porte-Dijeaux ne rappellerait-il pas encore aujourd'hui celui d'une des ouvertures du *castrum* de l'an 300¹?

Le fait est d'autant plus vraisemblable que le Moyen-Age conserva partout les portes romaines. Quand les bourgeois du début du XIII^e siècle bâtirent leur enceinte, la première « creue » de Bordeaux, en y englobant les nouveaux quartiers de la Rousselle et de Cayffernan, ils respectèrent l'œuvre des ingénieurs de l'an 300. La porte Navigère avait disparu quand fut comblé, à une époque indéterminée, le port intérieur de la Devèze². A sa place, le Moyen-Age ouvrit la porte Saint-Pierre. A la fin du XII^e siècle, les chevaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem bâtirent leur commanderie et leur église en les adossant au rempart nord. La porte romaine qui s'ouvrait à l'extrémité de la rue du Temple en fut bouchée. On la rouvrit un peu plus à l'est, vers l'extrémité de la rue de Grassi, et les documents les plus anciens qui la mentionnent lui donnent un nom significatif: *la porte Neuve*³. La construction de la basilique

1. Cf. C. Jullian, *Inscr. rom.*, t. II, p. 296, n. 5, et p. 596-597.

2. M. le chanoine Callen a joliment conté la mort de la Devèze dans son étude sur *Le Peugue maritime (Actes de l'Académie, 1907, p. 65-76)*.

3. L. Drouyn, *Bordeaux en 1450*, p. 58.

romane de Saint-André eut pour effet d'aveugler la porte romaine qui s'ouvrait sur le côté méridional du *castrum*, le plus près de l'angle sud-ouest. Cette porte subsista pourtant : un document de 1336 la mentionne et atteste qu'elle ne fut murée que plus tard¹. Les autres portes du côté méridional étaient englobées dans la ville nouvelle. Elles furent soigneusement conservées. En temps de paix, elles faisaient communiquer le Bordeaux Carré avec son annexe, le bourg Saint-Éloi. En temps de guerre, elles reprenaient leur vieux rôle militaire. On les fermait, et si l'ennemi se rendait maître du bourg Saint-Éloi, elles défendaient la ville carrée, transformée en réduit.

Ce sont, en effet, toujours des portes sombres et étroites, de véritables couloirs. Devant elles, le sol s'est peu à peu exhaussé, elles se sont d'autant enfoncées. Elles méritent de plus en plus le nom de *porte Basse*, que le peuple donnera à deux d'entre elles, celle de la rue de Cheverus et celle de la rue des Trois-Conils. Des maisons les surmontent, des appentis encombrent leur accès. Mais elles subsistent et elles subsisteront pendant des siècles. La construction de la grande enceinte de 1302 en supprimera certaines : celles du flanc ouest (la porte Dijeaux et la porte Saint-André ou des Trois-Conils), mais pour les remplacer par d'autres, édifiées presque à la même place. Les portes romaines des Paus et de Saint-Pierre, sur le flanc est, céderont, elles aussi, le pas à deux portes nouvelles ; mais la tour de Gassies, condamnée dès 1692, ne fut définitivement démolie qu'en l'an VII². Sur le flanc nord, tandis que les autres portes romaines ont été, dès le XVI^e siècle, fermées ou encombrées par les hôtels et les maisons qui se sont bâtis sur les fossés comblés de Trompette et de Campaure, la porte Médoc, à l'entrée de la rue Sainte-Catherine, restera jusqu'au XVII^e, quoique en ruines, la porte royale, par laquelle les souverains, débarqués aux Chartrons, feront leur entrée dans le vieux Bordeaux Carré, la limite de l'enceinte sacrée où le clergé de Saint-Seurin vient en procession

1. Baurein, *Var. bordel.*, t. IV, p. 316. — Drouyn, *op. cit.*, p. 58.

2. G. D[ucannès-]D[uval], *La démolition de la tour de Gassies* (*Rev. hist. de Bordeaux*, juillet-août 1910, p. 287-288).

le jour des Rameaux et s'arrête pour chanter l'*Attollile portas.* Celles du flanc méridional résisteront longtemps au pic des démolisseurs. La porte Begueyre, à l'entrée de la rue du Pas-Saint-Georges, existait encore au XVI^e siècle. Nous avons l'acte de décès de la porte de la Cadène, à l'entrée de la rue Sainte-Catherine. C'est une inscription, que les jurats de 1728 placèrent sur la maison qui la remplaça : *Icy estoit la porte des Trois-Maries.* Cette inscription ne fut pas conservée en place lorsqu'on démolit la maison, vers 1830 ou 1840. Elle fut portée au Musée des Antiques. Quant à la porte Basse, elle a résisté jusqu'en 1804. On parlait de la démolir depuis 1766. Elle était devenue un obstacle insurmontable à la circulation. Les pétitions des habitants du quartier eurent raison de la résistance des archéologues bordelais d'alors, de Jouannet et de Caila. Un arrêté du 19 juillet 1803, signé Pierre Pierre, ordonna la démolition. Un autre arrêté décida qu'une « table de mémoire en marbre » serait incrustée dans une maison voisine pour en perpétuer le souvenir¹. La « table de mémoire » a été placée l'an dernier, quand la substitution du nom de rue de Cheverus au nom de rue Porte-Basse menaça de faire disparaître le dernier vestige de la dernière porte romaine de Bordeaux.

Pourquoi ce que la municipalité a fait, l'an dernier, de fort bonne grâce, pour la porte Basse, ne le ferait-on pas pour les autres portes disparues? Serait-il si difficile et si coûteux de placer des inscriptions analogues aux endroits où elles s'élevèrent? J'ai eu déjà l'occasion d'exprimer ce vœu. Je le renouvelle ici, en souhaitant qu'il soit entendu. A défaut d'un Comité des inscriptions bordelaises, analogue au Comité qui fait à Paris de si bonne besogne, nous avons, il me semble, à Bordeaux des Sociétés savantes qui pourraient, sans grever leurs modestes budgets, prendre cette initiative. Elle serait bien accueillie des étrangers qui visitent notre ville, et aussi, je pense, des nombreux Bordelais qui tiennent à savoir leur histoire.

¹. P. Courteault, *A propos de la rue Porte-Basse* (*Revue hist. de Bordeaux*, mai-juin 1909, p. 209-211).



II

Les bourgeois du XIII^e siècle ouvrirent dans l'enceinte qu'ils élevèrent six portes : la *porte de la Rousselle*, à l'extrémité sud de la rue de ce nom; la *porte Bouquière*, au bout de la rue Bouquière; la *porte Saint-Éloi*, à l'entrée de la rue Saint-James; la *porte de Cayffernan*, au croisement du cours Victor-Hugo et de la rue Sainte-Catherine; la *porte des Ayres*, au bout de la rue des Ayres; la *porte de Toscanan*, à l'angle sud-ouest du *castrum*.

Ces portes n'avaient pas été percées au hasard. Certaines répondaient à des besoins nouveaux. Il était nécessaire qu'une communication constante existât entre les marchands de la Rousselle et les ouvriers des faubourgs de Sainte-Croix et de Saint-Michel : voilà pourquoi l'on ouvrit la porte de la Rousselle. La porte Bouquière conduisait des boucheries au Marché, que la porte des Ayres mettait en communication directe avec la campagne, avec Mérignac, Talence, Pessac, pays des maraîchers. La porte Bouquière et la porte des Ayres étaient comme les bouches de Bordeaux. Par l'une arrivaient les viandes, par l'autre les légumes et les fruits. D'autres, en même temps qu'elles répondaient à de nouveaux besoins, continuaient la tradition romaine. La porte Saint-Éloi était l'entrée principale de la ville nouvelle; elle donnait accès à l'Hôtel-de-Ville et au Marché, mais elle prolongeait aussi la porte romaine de Begueyre. La porte de Cayffernan était, à sa façon, un autre hommage rendu au passé : elle répondait à la porte de la Cadène et prolongeait la rue romaine de Sainte-Catherine par la rue médiévale du Cayffernan. Enfin, la porte de Toscanan conduisait de l'extérieur à toutes les portes du flanc méridional du *castrum* et, par la porte Basse, directement au Bordeaux Carré.

Ces portes du Moyen-Age ressemblent, à certains égards, aux portes romaines. Ce sont, elles aussi, d'étroits et sombres couloirs, d'accès difficile. Mais leur aspect est plus grandiose et leur disposition plus savante. Elles sont, en général,

doubles, flanquées de quatre tours, protégées parfois par des barbacanes. Entre les deux portes, des fossés, des ponts-levis. S'il n'y avait que deux tours, comme à la porte de Toscanan, la porte unique s'ouvrirait au fond du couloir; pour l'atteindre, il fallait passer sous une voûte, que perçait un assommoir protégeant une herse. Les tours étaient munies de meurtrières orientées de façon à enfiler le fossé et l'entrée du couloir¹. Tout cela atteste un art véritable et une science approfondie. De plus, ces portes, précédées et flanquées de ces tours coiffées de toits pointus, de ces ponts-levis haut dressés à la tombée du jour, avaient un air majestueux et imposant. C'étaient bien les entrées d'une ville guerrière et l'on sentait que derrière elles s'entassaient des trésors et s'abritaient des hommes fiers de leurs richesses, toujours prêts à les défendre.

De ces six portes de la seconde enceinte, une seule est debout: la porte Saint-Éloi. Elle a dû de survivre au prestige dont elle fut toujours entourée. Elle était l'entrée maîtresse de Bordeaux. Si la porte de la Rousselle protégeait le trésor commercial des bourgeois, la porte Saint-Éloi protégeait un trésor plus précieux encore, celui des libertés communales. Derrière cette porte était la maison de ville; entre ses tours se balançait la grosse cloche, qui convoquait les jurats et les jurades, emblème de la puissance municipale; à ses pieds était logée l'église Saint-Éloi, petite par ses dimensions, mais grande par sa dignité, car c'était la paroisse des jurats. Aussi de quel amour, de quels soins les bourgeois entouraient-ils leur porte! Au xiii^e siècle, ils ne la trouvèrent pas assez forte: ils l'accrurent de deux tours nouvelles, ils en firent une véritable bastille. Au milieu du xv^e, ils ne la trouvèrent pas assez majestueuse: ils la surélevèrent à la hauteur actuelle, coiffèrent les tours à neuf, refirent l'arcade extérieure et la baie où se balançait la cloche. Au sommet du clocher, ils placèrent une énorme fleur de lys. Ils mirent aussi la porte Saint-Éloi sur le sceau de la ville; elle en fut le *palladium*. Le pouvoir central ne s'y trompa pas. C'est sur cette porte qu'il s'acharna lorsqu'il voulut châtier Bordeaux. En 1548, à la suite de la révolte de la

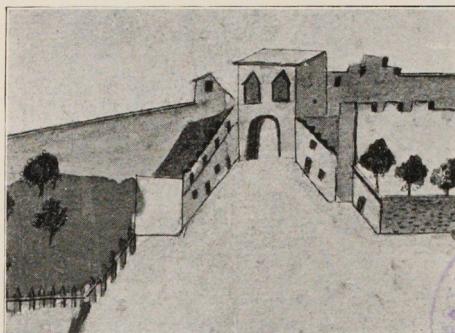
1. Description de visu de L. Drouyn, *op. cit.*, p. 89-90.

gabelle, le connétable de Montmorency fait décoiffer les tours et dépendre la cloche : c'est le châtiment le plus terrible, l'humiliation la plus outrageante. Aujourd'hui, des six tours deux seulement subsistent, les tours intérieures. Une des grosses tours de l'entrée, à droite en venant des Fossés, a survécu en partie jusqu'au XIX^e siècle. Ce qui reste de la porte est donc peu de chose à côté de ce qui a été. Mais ces deux tours élégantes et robustes, flanquant le clocheton central, cette baie ogivale, où se détache si nettement sur le ciel la silhouette imposante de la Grosse-Cloche, cette masse énorme, dominant sans l'écraser l'arc inférieur, sous lequel s'ouvre la pittoresque rue Saint-James, tout cet ensemble, encadré par les maisons et par l'église, par les rues étroites qui y mènent, constitue, en dépit de restaurations trop nombreuses, mais qu'excuse la piété locale, un tableau unique, un des coins de Bordeaux le plus justement célèbres, un de ceux auxquels une ignorance sacrilège pourrait seule avoir la pensée de toucher.

La prospérité de Bordeaux fut telle au XIII^e siècle que l'enceinte bâtie par les bourgeois, aussitôt élevée, fut insuffisante. En 1302, on décida de faire une nouvelle clôture. Elle fut beaucoup plus vaste : elle engloba, au nord, le faubourg de Tropeyte; au sud, les faubourgs de Saint-Michel et de Sainte-Croix, ainsi que l'immense quartier de couvents qui s'était constitué à l'ouest de ces faubourgs. Cette grande enceinte était percée de vingt et une portes : douze donnaient sur la rivière, neuf seulement sur la campagne. Et pourtant le périmètre du côté de la campagne était de beaucoup le plus étendu. C'est que les bourgeois du XIV^e siècle, avant tout préoccupés de l'avenir commercial de la cité, tournèrent leur ville vers la Garonne nourricière. De ce côté, c'est le port, c'est-à-dire les sources de vie; de ce côté donc elle s'ouvre, avenante, pour laisser passer marchandises et marchands, étrangers et marins. Du côté de la campagne, au contraire, elle garde son aspect militaire et rébarbatif. Au nord, c'est le marais; à l'ouest, c'est la lande. De ce côté les portes seront rares; elles ne seront percées que pour assurer les communications avec le bourg de

Saint-Seurin et pour laisser passer les grandes routes qui vont vers le Médoc, vers les Landes, vers Langon ou vers Bègles.

L'emplacement de ces portes ne fut pas déterminé par le hasard ou le caprice. La tradition s'imposa aux bourgeois du XIV^e siècle, comme elle s'était imposée à leurs pères. Elle les obligea à percer leur enceinte sur l'emplacement ou sur le prolongement des portes romaines et des portes de la première « creue ». Ainsi la *porte d'Audeyole* prolongea la porte Entre-deux-Murs et ouvrit l'accès vers les Chartreux et le haut de la rivière. La *porte Saint-Germain* prolongea la porte Médoc et laissa passer l'antique voie romaine. Les *portes Dijeaux* et *Saint-Symphorien* remplacèrent les deux portes ouvertes à l'extrémité des deux rues parallèles du *castrum*. La *porte Saint-Julien* prolongea les portes de la Cadène et de Cayffernan. La *porte du Mirail* conduisit à la porte Saint-Éloi et par-delà à la porte Begueyre. Sur la rivière, la *porte neuve Saint-Pierre* et la *porte des Paus* continuèrent aussi la tradition romaine. D'autres portes, nouvelles, répondirent à des besoins nouveaux. Les *portes du Far*, de *Sainte-Eulalie* et de *Sainte-Croix* ouvrirent sur la campagne les nouveaux quartiers. Sur la rivière, les *portes de Sainte-Croix-devers-la-rivière*, de Bayssac, de la Grave, de Pey-Miqueu livrèrent passage à la population active et bruyante de mariniers, de charpentiers, de cordiers, d'arrimeurs se rendant chaque jour à leur travail, aux chantiers de construction de la Grave et de Paludate. Autour de l'estey du Peugue, devenu le port, autour des entrepôts du pont Saint-Jean et du Chai-des-Farines, les portes se multiplient pour faciliter l'entrée des marchandises dans les greniers de Bordeaux. C'est le *portau*

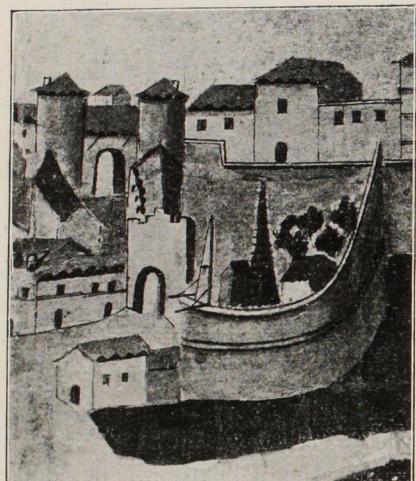


La Porte Saint-Germain en 1741.



des Salinières, simple ouverture qui prolongeait la haute porte de la Rousselle ; c'est la *porte Saint-Jean*, c'est le *brisson du Peugue*, qui ferme l'estey ; c'est la première *porte de Caillau*. Dans l'accroissement du faubourg de Tropeyte, la *porte de l'OME de Casse ou de Corn*, ouverte à l'extrémité des fossés, constitue comme une avant-porte de la porte Médoc. La *porte du Retge* assure les communications du faubourg avec la rivière.

Ces portes n'étaient pas toutes semblables. Certaines, comme la porte d'Audeyole, la porte Saint-Germain, la première porte Sainte-Eulalie, les portes de Sainte-Croix-devers-la-rivière, de Bayssac, de la Grave, de Pey-Miqueu, des Paus, n'étaient que de simples tours, le plus souvent carrées, percées à la base d'une ouverture fermée

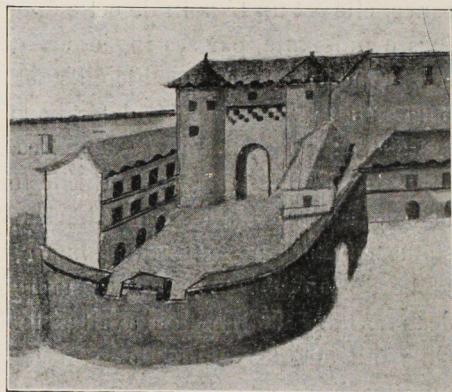


La Porte Dijeaux en 1741.

par une herse. Le portau des Salinières paraît avoir été encore plus humble. Celui du Retge n'était qu'une poterne ouverte à la demande des habitants du quartier. D'autres, au contraire, étaient très imposantes. C'étaient celles qui étaient aux points les plus faibles et par là les plus importants de l'enceinte. Celles-là étaient flanquées de tours rondes, protégées par des barbacanes, parfois par des boulevards formidables. La porte Dijeaux, par exemple, s'ouvrait entre deux tours rondes en saillie sur le fossé. Elle était couverte par une longue barbacane semi-circulaire, qui enveloppait complètement un second fossé. On entrait par une porte percée dans le flanc nord de la barbacane et précédée d'un pont-levis. On traversait l'ouvrage en tournant à gauche à angle droit et on arrivait à la porte véritable par un second pont-levis qui enjambait le fossé de

ville. La disposition était analogue à la porte voisine de Saint-Symphorien, à la porte Saint-Julien, à la porte Sainte-Croix. La porte Saint-Jean avait aussi sa barbacane; celle du Peugue, fermée par une grille, un « brisson », qui rappelle l'antique porte Navigère, était flanquée de deux tours et précédée d'un ouvrage. La grosse tour ronde du Pont de la Mousque défendait le portail de Corn.

Les siècles de guerres qui suivirent l'établissement de la grande enceinte obligèrent les Bordelais à fortifier leurs portes. La construction des châteaux du Hâ et de Trompette en avait fait disparaître deux : celle d'Audeyole et celle du Hâ. Ils ajoutèrent aux autres des ouvrages avancés. Au xv^e siècle, on songea à renforcer d'une barbacane la porte Sainte-Eulalie. Au xvi^e siècle, la porte Sainte-Croix fut accrue d'un bastion à casemates, qui en fit un boulevard formidable. Mais le principal changement eut lieu sur la rivière. En 1494, on éleva, en avant de la porte de Cailhau, une porte nouvelle. Cette construction fut due à deux causes : on voulut rattacher à l'enceinte la tour de Wataffel, qui était isolée, et englober dans la ville les maisons et échoppes qui s'étaient multipliées en ce point, le plus fréquenté du port. La nouvelle porte fut rattachée à l'enceinte par deux courtines, munies de galeries de combat. Un système savant d'escaliers et de portes assurait la communication avec ces courtines et l'isolement des étages supérieurs, au cas où l'ennemi se serait emparé du passage et du premier étage. De plus, la porte était fortifiée du côté de la ville, comme du côté de la rivière. C'était, sans doute, parce que la porte primitive subsista et que la porte nouvelle constitua un



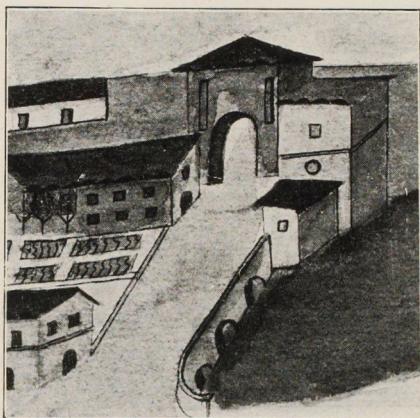
La Porte Saint-Julien en 1741.

ouvrage avancé, une sorte de bastille. Si l'envahisseur parvenait à la forcer et attaquait la vieille porte, les défenseurs de la nouvelle, enfermés dans les tours et les courtines voisines, pouvaient encore le gêner et l'arrêter, en la prenant à revers. La porte de Cailhau constituait donc une défense de premier ordre¹. Mais ce fut aussi une œuvre d'art. Bâtie à la fin du xv^e siècle, au déclin de l'art gothique et à l'aube de la Renaissance, elle est un témoin de cette époque de transition. Par sa masse puissante, par ses ingénieux dispositifs de défense, par ses créneaux et ses machicoulis, elle ressemble aux autres portes du Bordeaux médiéval, tandis que ses clochetons légers, ses statues, ses écussons, ses fenêtres ornées y mettent le premier sourire d'un art nouveau. Elle fut élevée à la mémoire de la conquête de Naples par Charles VIII. On y mit donc la statue du roi, en empereur romain, tenant le sceptre et le globe du monde. On y mit la statue de l'archevêque de Bordeaux, André d'Epinay, qui avait assisté à la bataille de Fornoue. On y mit aussi la statue de saint Jean-Baptiste, le patron du quartier du pont Saint-Jean et l'un des saints préférés du cardinal, qui avait fait graver son image sur son sceau. On y mit enfin l'écusson royal. Et ce monument fut le premier témoignage du loyalisme des Bordelais, l'acte par lequel ils se donnèrent enfin de cœur à la France. Aujourd'hui la porte de la Grosse-Cloche rappelle les luttes de la liberté communale; la porte de Cailhau, la réunion de Bordeaux à la grande patrie.

Son caractère artistique lui valut d'être respectée par Tourny. Ce grand démolisseur savait s'arrêter quand il le fallait. Il se borna à faire élargir la baie. Le travail fut fait en 1753-1754 par l'architecte Dardan. Mais la porte à demi ruinée resta noyée dans les maisons qui s'étaient greffées sur elle. Plusieurs projets de restauration et d'isolement furent étudiés à partir de 1868. La Ville adopta en 1879 celui de Charles Durand. Les travaux, commencés en 1880, durèrent dix ans. La restauration fut relativement discrète. On rétablit l'ancienne baie, modifiée par Tourny; on dégagea un fragment de la courtine, qui permet de se rendre compte du rattachement de la porte à

1. Cf. Ch. Durand, *La porte de Cailhau*. Bordeaux, 1882, gr. in-f°.

l'enceinte. On consolida les parties ébranlées, les fenêtres lézardées. Mais il était difficile de s'arrêter en si bon chemin ; on alla plus loin, on alla trop loin. On refit non seulement les charpentes, les planchers, les plombs, les cheminées, mais aussi les sculptures, les clochetons, les statues. Ne soyons pas pourtant trop sévères. J'aime mieux rappeler ici quelques lignes du rapport que M. Abel Jay présenta au Conseil municipal en lui soumettant le compte de la dépense totale, qui avait dépassé 400,000 francs : « Vous saviez avec quelle satisfaction et quelle sympathie la population bordelaise a vu sauver de la ruine un monument qui lui est cher. Elle vous montrait ainsi, et vous avez senti, comme elle, la nécessité de certaines dépenses, peut-être sans utilité pratique apparente, mais qui ont pour but de satisfaire le goût artistique, d'embellir la cité et de ne pas laisser périr les souvenirs d'un passé dont nous ne pouvons pas plus nous détacher que de la patrie elle-même^{1.} »



La Porte Sainte-Eulalie en 1741.

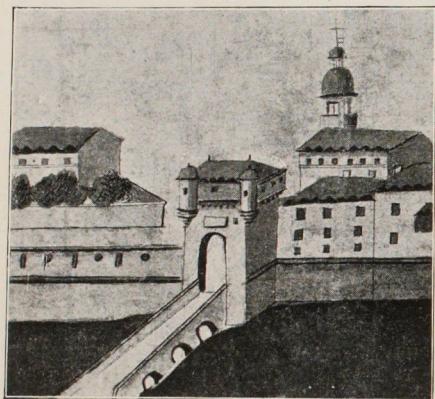
III

Le XVI^e siècle fut, comme les précédents, un siècle de guerres. Bordeaux garda sa cuirasse, son enceinte et ses tours. Les jurats ne furent préoccupés que de renforcer leurs portes. Il fallait se mettre à l'abri d'un coup de main des huguenots, de Duras ou de Langonan. Le règne réparateur de Henri IV permet enfin à la ville de respirer. Elle songe aussitôt à s'em-

^{1.} Procès-verbaux des séances du Conseil municipal de Bordeaux, séance du mardi 2 juin 1891, p. 205.

bellir et à s'ouvrir. On démolit la porte Bouquière et la porte de la Rousselle¹. On déplace la porte Sainte-Eulalie : elle s'ouvrait sur la place actuelle de Sainte-Eulalie, devant le mur de clôture du cimetière qui entourait l'église. On la reporta un peu à l'est, à l'extrémité de la rue Sainte-Eulalie, en travers de la rue Tanesse². On donna enfin une issue au cul-de-sac des fossés de Campaure en ouvrant dans le mur la porte Dauphine, ainsi nommée du Dauphin, le futur Louis XIII³.

Bordeaux doit ces embellissements au maréchal d'Ornano. Les troubles de la Fronde arrêtèrent ce commencement d'essor. Les portes de Bordeaux se ferment devant les troupes de d'Épernon et de Mazarin et le boulevard de la porte Dijeaux



La Porte Dauphine en 1741.

A droite, le couvent des Carmélites de la rue de Grassi.

connaît alors ses jours de gloire. De 1653 à 1661, la paix règne. On songe à mettre la ville en communication plus aisée avec le nouveau faubourg de la Chartreuse. C'est pour cela qu'en 1673, un arrêt du Conseil autorisa le maire et les jurats à percer une porte de ville entre la grosse tour du Hâ et le jardin de l'Archevêché⁴. On l'appela la porte d'Albret, du nom du gouverneur de la province. Elle s'ouvrait à l'intersection de la rue Dufau et de la rue des Frères-Bonie. Ces portes du XVII^e siècle ont toutes trois disparu. Mais les dessins qui nous les font connaître permettent de voir qu'elles différaient des portes du Moyen-Age. La porte Dauphine commence la transition entre les formidables bastilles médiévales et les

1. Arch. dép., C 1151.

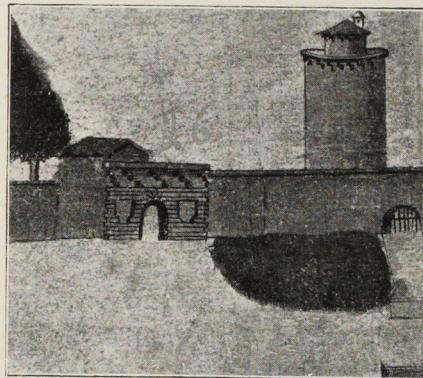
2. L. Drouyn, *op. cit.*, p. 88.

3. Chronique de Darnal, p. 68-69 (éd. de 1619).

4. Arch. hist. de la Gir., t. XXV, p. 533.

portes modernes. Elle n'a plus que deux échauguettes pour se défendre. La porte d'Albret n'est qu'une simple ouverture dans le mur, mais les intentions décoratives commencent à s'y faire jour¹. Le moment approche où, dans le grand calme de la paix monarchique, les portes de Bordeaux ne seront plus que des barrières d'octroi, fermées par des grilles qu'encadreront des arcs de triomphe.

Cette dernière transformation fut l'œuvre de Tourny. De 1743 à 1757, sous l'impulsion ardente et sous la main impérieuse du grand intendant, Bordeaux fut transformé en un immense chantier. On travaille partout, à la fois avec fièvre et méthode, pour donner à la ville des dehors avenants et artistiques. Les portes du Moyen-Age ne servaient plus à rien. Négligées depuis que l'ère des troubles était définitivement close, elles n'offraient plus à l'œil que des tours en ruines, des arceaux lézardés, des ponts de bois pourri. D'ignobles échoppes s'y accrochaient et les obstruaient. Tourny ne songea pas à les raser simplement. Encore assujetti à l'idée qu'une ville, même ouverte, doit avoir ses limites, il supprima les fossés de l'enceinte, mais remplaça les portes. Il les voulut belles, larges, précédées de places qui les isolent et les font valoir, accompagnées de maisons régulières, ouvrant sur des avenues et des cours plantés d'arbres, en un mot des « entrées de ville » en rapport



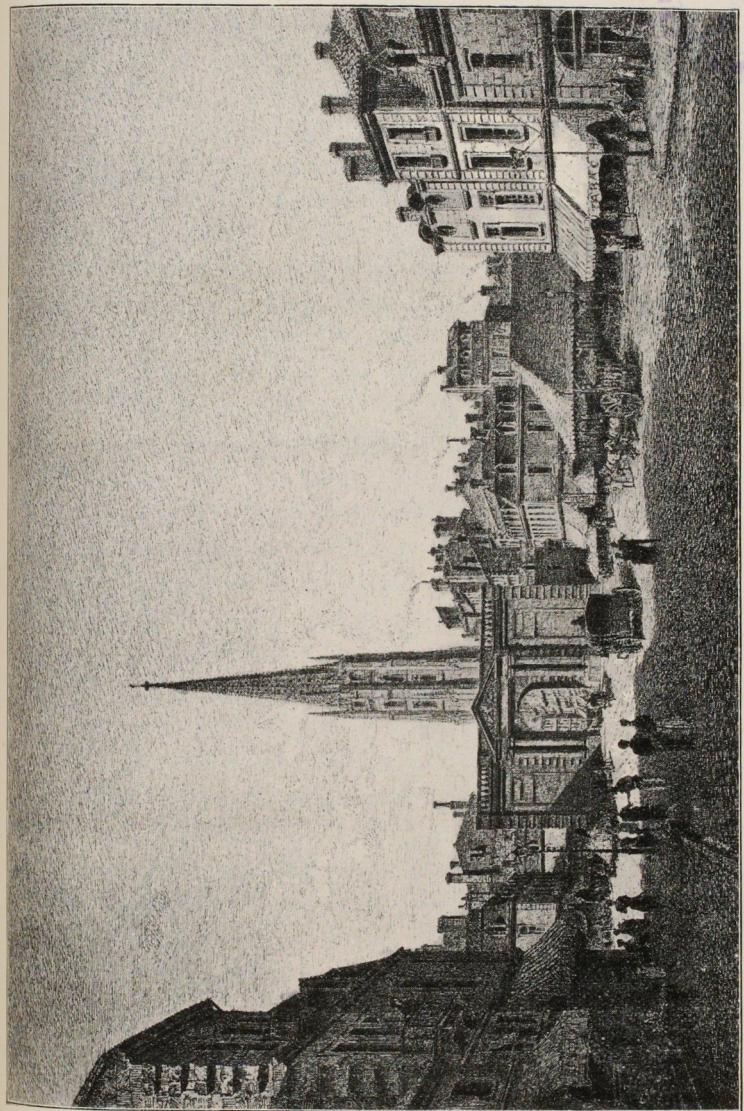
La Porte d'Albret en 1741.
A droite, une des tours du château du Hâ.

1. Les portes Dauphine et d'Albret sont connues par une vue fort curieuse de *Bordeaux vu du côté de la terre*, conservée aux Archives municipales. On y voit aussi les anciennes portes Saint-Germain, Dijeaux, Sainte-Eulalie et Saint-Julien. Ce dessin de l'enceinte, du Château-Trompette au Fort-Louis, fut fait en 1741 pour l'administration des Fermes. Je reproduis ici les portes qui y figurent, d'après des clichés que je dois à l'habilleté et à l'amitié de M. Th. Amtmann. On conserve aussi aux Archives municipales un dessin, à plus grande échelle, de la porte d'Albret, dû à Detcheverry.

avec l'importance administrative, la puissance commerciale, le luxe et l'élégance d'une cité en pleine prospérité, en plein essor.

Ce qu'il fallut de volonté patiente et tenace pour réaliser ce programme, on s'en convainc en parcourant ces nombreux dossiers de l'Intendance où se trouve écrite l'histoire de chacune de ces portes. Délibérations de la jurade, inspirées ou dictées par l'intendant, lettres aux ministres, arrêts du Conseil, ordonnances autorisant les travaux, voilà pour la procédure administrative. Elle est compliquée, relativement simple pourtant quand on la compare à celle d'aujourd'hui. Et voici maintenant les pièces intéressantes : ce sont, d'une part, les suppliques des propriétaires expropriés, les enquêtes menées rondement, les indemnités accordées, refusées ou diminuées : documents précieux pour l'historien, pour le topographe et le viographe ; d'autre part, les devis d'architectes, les états des travaux exécutés, les quittances de paiement, tout cela minutieusement réuni, daté, revisé, apostillé. Ces dossiers sont pleins d'une vie singulière. On y lit, écrite de la main exercée des secrétaires, de celles, plus ou moins habiles, des propriétaires ou des gros doigts novices des entrepreneurs, l'histoire de la transformation de Bordeaux.

La première porte ouverte par Tourny fut une création. De Saint-Julien à Sainte-Croix, la ville n'avait aucune issue sur la campagne. Le Fort-Louis avait fait disparaître le boulevard fameux de Sainte-Croix ; la porte du Mirail n'était depuis longtemps qu'un souvenir. Il convenait, d'une part, de rendre les communications plus faciles avec les paroisses de Bègles et de Villenave-d'Ornon ; d'autre part, d'embellir un quartier qui n'était bâti que de petites maisons délabrées, habitées par des mendians. C'est pour ces deux motifs qu'une délibération de la jurade du 24 janvier 1744 décida d'ouvrir la porte des Capucins. Elle prit son nom du couvent le plus voisin. Les plans en furent dressés par Montégut, l'architecte de la ville, et retouchés, à la prière de Tourny, par Gabriel. L'entrepreneur fut Jean Alary, maître architecte, rue des Faures. La porte des Capucins et les maisons uniformes qui l'enca-



La Porte des Capucins.
(Eau-forte de Leo Dronyn.)



draient, furent terminées en juillet 1749. La porte était décorée de colonnes d'ordre toscan du côté de la campagne, de pilastres du même ordre du côté de la ville, couronnée d'un fronton chargé d'un bossage en saillie, et d'un balustre¹. L'ensemble était lourd et assez pauvre. Ceux qui l'ont vu affirment que la perte du monument n'est pas regrettable. Il avait pourtant un intérêt historique : il rappelait la première tentative faite par Tourny pour donner à la ville des entrées monumentales.

Sur la rivière, il ouvrit aussi une porte nouvelle. Les vieilles issues du faubourg Saint-Michel étaient depuis longtemps murées, à l'exception de la porte de la Grave. De même, celles du faubourg Sainte-Croix. Tourny ouvrit, en 1752, une porte nouvelle, à l'extrémité de la rue Anglaise, pour faire communiquer Sainte-Croix avec la rivière. Elle prit son nom de l'hôtel de la Monnaie, où elle conduisait, et dont la construction donnait à ce moment quelque éclat à un quartier injustement délaissé². Ces deux portes des Capucins et de la Monnaie attestent la sollicitude du grand intendant pour les quartiers déshérités de Bordeaux.

Partout ailleurs, il se borna à remplacer les portes du Moyen-Age, du moins les principales. Il en édifa de deux sortes : les unes furent de simples grilles, comme la porte Dauphine et la porte du Chapeau-Rouge. La première, élevée en 1746, fut modeste ; la seconde fut luxueuse. Elle était destinée à remplacer l'antique portail de Trompette, chanté par Pierre de Brach, la porte par où les rois entraient dans Bordeaux. C'est en 1746 qu'on jeta bas la vieille porte, les échoppes, les entrepôts de bois qui l'encombraient³. Tout cela fit place à l'une des créations les plus gracieuses de Jacques-Ange Gabriel. La porte nouvelle, dite porte Royale, fut encadrée de piliers que Claude Francin, qui venait d'arriver à Bordeaux, fut chargé d'orner. Il y dressa deux groupes charmants ; Mercure protégeant le Commerce, l'Union de la Garonne et de

1. Arch. dép., C 1152.

2. Bernadau, *Viographe bordelais*, p. 308.

3. Mémoire sur l'arrangement à faire entre la ville de Bordeaux et l'état-major du Château-Trompette (Bibl. de la Ville, papiers des ponts et chaussées).

la Dordogne¹. Les sujets étaient ceux que Wanderwoort avait déjà sculptés aux frontons voisins de la Bourse : Francin sut les renouveler à force de grâce et d'esprit. Il serait injuste d'oublier un collaborateur plus modeste, mais singulièrement habile : Mathurin Fuet, maître serrurier, qui exécuta la grille de Gabriel. Fuet fut aussi l'auteur des grilles de la porte Dauphine et de la porte Dijeaux, du Jardin public et de la place Royale².

On a dit, et l'on répète partout³, que la porte de Gabriel et de Francin fut démolie quand le Grand-Théâtre et l'ilot de maisons compris entre la rue Louis et la place Richelieu furent bâties. Ce n'est pas exact. On ouvrit alors une seconde porte, à l'extrémité de la rue nouvelle, créée entre ces constructions et le Château-Trompette. Cette porte prit le nom de porte Richelieu et la rue Esprit-des-Lois s'est appelée jusqu'à la Révolution rue de la Porte-Richelieu. La nouvelle grille fut forgée par le serrurier Jayer, à la suite d'un marché passé avec les jurats le 6 décembre 1773 et publié par Marionneau⁴. Le 18 octobre 1792, le Conseil général de la commune décida la démolition des portes du Chapeau-Rouge et Richelieu : ce document ne laisse aucun doute sur la coexistence des deux ouvertures⁵.

Tourny songea aussi à donner une entrée digne d'elles aux allées qui allaient enfin remplacer l'ignoble rue du Burga. Il jeta bas la vieille porte Saint-Germain⁶ et en bâtit une nouvelle. Elle développa, à la hauteur du café Anglais,

1. Voir le dessin gravé dans l'encadrement du plan de Lattré de 1755. Les deux groupes existaient encore en 1800. Dans son projet d'appropriation des terrains du Château-Trompette, rédigé à cette date, l'architecte Lhote proposait de les placer sur les pilastres qui encadreraient la grille fermant la terrasse de la place qu'il voulait créer.

2. Les marchés furent passés entre la Ville et Fuet le 6 janvier 1746 pour la grille de la porte du Chapeau-Rouge, le 30 avril 1749 pour celles de la place Royale. De ces deux dernières, celle du côté de la Bourse coûta 3,502 l. 6 s. ; celle du côté de l'Hôtel des Fermes, 3,411 l. 2 s. La grille de la porte Dauphine coûta 5,462 l. 8 s. 3 d. ; elle fut payée en vertu d'ordonnances des 30 avril, 7 juin, 26 juillet et 14 septembre 1750 (Arch. dép., C 1221).

3. Charles Saunier, *Bordeaux* (1909, in-8° carré), p. 101.

4. *Victor Louis*, p. 214-215.

5. Arch. mun., de Bordeaux, D 100, f° 115 r°.

6. A la suite d'une délibération de la jurade du 24 janvier 1744 (*Arch. hist. de la Gir.*, t. XXXVIII, p. 280-281).

sa grille, large de 44 pieds, entre des pilastres d'ordre dorique. Elle était précédée, du côté de la campagne, d'une place ovale (la place Tourny), du côté de la ville d'un hémicycle de maisons uniformes. Avec ses groupes d'enfants soutenant des cartouches aux armes royales, et ses trophées, avec ses écussons aux guichets, elle offrait un ensemble riche et décoratif, qui faisait honneur à Portier, l'architecte, et à Dardan qui l'exécuta¹. Portier fit aussi les plans de la nouvelle porte Djeaux, que Tourny, respectueux de la tradition, éleva à l'entrée de la vieille rue romaine où s'étaient dressées successivement la *Porta Jovia*, la porte à barbacane du Moyen-Age, le boulevard de la Fronde. La maçonnerie de la porte et les maisons uniformes qui l'encadrent furent l'œuvre de l'architecte Voisin². Francin sculpta les trophées qui la surmontent et les écussons qui ornent l'arcade à sa clé. Portier annonçait à Tourny, le 6 mars 1751, que Francin avait fini la sculpture du côté de la place extérieure et qu'il allait commencer « lundy » celle du côté de la ville.

Ce document a été publié par M. Fourché dans son récent travail sur la porte des Salinières³. Celle-ci devait être l'une des portes principales du nouveau Bordeaux. Elle donnait accès au cours des Fossés, devenu depuis le XVI^e siècle l'une des voies capitales de la cité. Devant elle devait être jeté le pont dont on parlait déjà. Cela explique les proportions monumentales de la porte et de la place demi-ovale qui la précéda. Tourny demanda d'abord un plan à Portier⁴. Le projet de Portier fut revu et modifié par Gabriel, qui diminua le socle et augmenta la hauteur et le diamètre des colonnes, pour donner à l'ensemble plus de noblesse et de dignité. Cette modification entraîna le rétrécissement des guichets, au grand regret de Tourny. L'intendant obtint de dédier la porte nouvelle au duc

1. Procès-verbal de visite du 14 janvier 1748 (Arch. dép., C 1167).

2. Arch. dép., C 1221. Voisin construisit aussi les maisons de la place ovale extérieure de Tourny.

3. Paul Fourché, *Divers documents officiels pour servir à l'histoire de la porte des Salinières ou porte de Bourgogne* (Société archéologique de Bordeaux, t. XXX, 1908, p. 25-50, 107-116; t. XXXI, 1909, p. 49-81).

4. Voir un plan d'appareil des assises du socle, par Portier, daté du 7 octobre 1750, aux Arch. dép., C 1160.

de Bourgogne, le premier garçon né du mariage du Dauphin et de Marie-Josèphe de Saxe, le 13 septembre 1751. La pose de la première pierre eut lieu le 30 du même mois. Ce fut une belle fête pour Bordeaux : on chanta un *Te Deum*, on tira force salves d'artillerie et de mousqueterie. Mais on économisa sur le feu d'artifice : les jurats ne reçurent chacun qu'une robe de 300 livres (ils en auraient voulu une de 800 ; Tourny rognna le chiffre) et l'on employa 30,000 livres, moitié à doter 170 jeunes filles, moitié à soulager la misère de pauvres familles, conséquence de la famine de 1750. Les travaux de la porte, commencés à la fin de 1751, furent achevés en 1755. Dans le projet de Gabriel, l'entablement devait porter un important groupe de sculpture : une sphère ailée marquée des trois fleurs de lys de France et de la couronne royale et soutenue par un triton et une néréide soufflant dans leurs conques. Les guichets devaient être surmontés d'un écu avec couronne murale. Cette décoration ne fut jamais exécutée, faute d'argent. M. Deshairs s'est donc étonné à tort de l'austérité du monument, « que n'eût pas désavoué un architecte de l'époque révolutionnaire »¹. En réalité, il ne fut pas achevé.

La nouvelle porte Saint-Julien fut aussi édifiée par Portier et décorée par Francin. « Cette porte, disaient les jurats, est, après celle de Bourgogne, la plus passante de la ville. » La première pierre en fut posée le 18 novembre 1753. Tourny la dédia au second fils du dauphin, Xavier de France, duc d'Aquitaine, dont elle prit le nom. M. F. Habasque a conté, avec un charme qui n'exclut pas la plus rigoureuse précision, l'éphémère existence de cet enfant, enlevé à cinq mois et quatorze jours, et qui ne laissa d'autre souvenir que son nom attaché à l'une des portes de Bordeaux². L'inauguration fut plus solennelle que celle de la porte de Bourgogne. Elle se fit, du reste, avec le même cérémonial. La Grosse-Cloche annonça

1. L. Deshairs, *Bordeaux. Architecture décorative au XVIII^e siècle*. Paris, in-f° [1909], p. IV.

2. F. Habasque, *Le dernier duc d'Aquitaine, Xavier de France*. Bordeaux, 1890, petit in-8°. — Cf. aussi Pierre Meller, *La Porte d'Aquitaine*. Bordeaux, 1903, in-8° (extr. de la Soc. archéol. de Bordeaux).

la fête; un *Te Deum* fut chanté à Saint-André; l'intendant et les jurats, revêtus de leurs robes de satin cramoisi et blanc, précédés des sergents, massier, héraut d'armes et des trompettes d'argent, escortés de la compagnie du guet, se rendirent de l'Hôtel de Ville à la place Saint-Julien par le cours des Fossés et la rue Bouhaut. Les six régiments des gardes bourgeoises faisaient la haie ou étaient rangés en bataille sur la place. Les vingt-deux canons de la ville et les pièces des navires en rade firent grand tapage, et le soir, tandis que les tours de la vieille porte de Saint-Éloi s'illuminaient pour saluer la naissance d'une porte nouvelle, le jurat Galatheau, un cierge de cire en main, allumait le feu de joie sur la place du Mai.

Les deux enfants de France à qui Tourny avait dédié les portes de Bourgogne et d'Aquitaine moururent en bas âge. On fut relativement plus heureux avec celui qui donna son nom à la porte de Berry. Le duc de Berry fut Louis XVI. Mais la porte qu'il nomma ne fut jamais bâtie. Les jurats en avaient décidé la construction le 9 février 1754. La première pierre fut posée le 15 septembre suivant. La porte de Berry devait s'élever à l'entrée de la rue Jean-Burguet actuelle (rue des Minimes), c'est-à-dire à la place de la porte du Moyen-Age. Elle devait être formée de deux arceaux contigus, où aboutiraient, d'une part, la rue Sainte-Eulalie, de l'autre la rue des Minimes. A l'intérieur de la ville, elle devait être précédée d'une grande place encadrée de maisons uniformes. Mais l'entreprise était de longue haleine. Il fallait d'abord raser la plate-forme du Hâ, la mettre au niveau du cimetière Sainte-Eulalie et prolonger la rue des Minimes. On fit ces travaux de voirie; on y dépensa les 60,000 livres prises dans la caisse des maisons démolies¹. Mais on n'éleva jamais la porte. Celle qui avait été ouverte en 1603 subsista en ruines jusqu'au xix^e siècle². De la porte de Berry il ne reste d'autre souvenir que le nom donné à la rue voisine.

¹. Arch. dép., C 1165.

². Voir deux dessins au crayon, de Dubourdieu, dans la collection Delpit, à la Bibliothèque de la Ville.

IV

Le xixe siècle, continuant l'œuvre des intendants, acheva de faire disparaître les portes du Moyen-Age. Il ne respecta pas non plus les portes de Tourny. La Révolution ne vit dans ces barrières, où se tenaient les préposés chargés de prélever, d'un côté les droits de la ville, de l'autre les droits du roi, que des souvenirs odieux de la féodalité. Une délibération du Conseil général de la commune, en date du 18 octobre 1792, ordonna la démolition des portes Saint-Germain, Dauphine, Dijeaux, du Chapeau-Rouge et Richelieu, celles des grilles de la Bourse et de la Douane. En vertu de la même délibération, on martela l'écusson royal de la porte Saint-Germain¹. Les œuvres précieuses de Gabriel et de Louis, de Fuet et de Jayer furent portées au Château-Trompette, pour y être fondues, pêle-mêle avec les vieux canons qui servaient de bornes devant la porte de la Monnaie. Le Directoire fit démolir les portes médiévales de Sainte-Croix, de Sainte-Eulalie, de Saint-Pierre et aussi la porte Saint-Germain. Les jolis groupes qui surmontaient cette dernière furent enlevés «avec précaution» et placés sur la porte d'entrée du Jardin public, place du Champ-de-Mars². On peut les y voir encore. Le Consulat, portant le pic dans le carré central de la cité, devant lequel avaient reculé les intendants, démolit la porte Basse. L'Empire fit disparaître celle de la Grave³. En 1804, le commissaire général de police Pierre Pierre, homme aux vastes conceptions, eut l'idée de transformer la porte de Bourgogne en arc de triomphe à la gloire de Napoléon Ier. Le préfet Charles Delacroix et le Conseil municipal adoptèrent l'idée. Il s'agissait d'abattre les guichets et de décorer l'attique de deux bas-reliefs : Minerve distribuant aux braves, aux artistes et aux savants des croix de la Légion d'honneur, et l'Union de l'Empire et de la Liberté.

1. Arch. mun., D 100, f° 114 v°.

2. Arrêté du bureau central du canton de Bordeaux, 11 floréal an VII (Arch. mun., carton 103. — Communic. de M. E. Rousselot).

3. Bernadau, *Viographe*, p. 298.

L'entablement devait être surmonté de deux lions et, au centre, d'un aigle de trente pieds emportant dans les airs le buste colossal de l'Empereur. On chargea du travail un sculpteur lyonnais de talent, Pierre Chinard. Chinard fit les bas-reliefs et l'aigle et le buste colossal, mais il les donna à la ville de Lyon, qui en décorea un arc de triomphe érigé à Napoléon sur le chemin de la Boucle. La ville de Bordeaux, qui avait compté 3,000 fr. au sculpteur sur les 42,000 qu'elle avait votés, ne vit rien venir. On se contenta d'abattre les guichets et de dresser, en février 1808, pour la réception de l'Empereur, une décoration en toile peinte. Napoléon arriva à Bordeaux le 4 avril, à huit heures du soir, sans être attendu; il passa, sans le voir, sous cet arc de triomphe improvisé¹.

La Restauration respecta les portes encore debout. La monarchie de Juillet décida la démolition des guichets de la porte Dijeaux; le Second Empire la consomma². Il fit sauter aussi la porte médiévale de Toscanan pour ouvrir le cours d'Alsace-et-Lorraine. La troisième République a restauré la porte Saint-Éloi, isolé et restauré la porte de Cailhau, supprimé celle des Capucins, abattu les guichets de la porte d'Aquitaine.

Ces destructions, l'historien les explique; l'archéologue et l'artiste ne les pardonnent pas toujours. Sans doute, l'idée d'une limite fixée aux villes, d'une enceinte qui les ferme, cette idée qui s'imposait encore à Tourny en 1744, nous est devenue, hors les cas où la défense nationale est en jeu, parfaitement étrangère. La légère barrière des boulevards fut à Bordeaux le dernier hommage à ce dogme suranné. Elle n'a pas empêché la ville de se développer à sa guise. Au début du XX^e siècle comme au XII^e, Bordeaux a vu pousser des excroissances hors des limites tracées par ses administrateurs; il a son bourg ou plutôt ses deux bourgs Saint-Éloi, non plus au

1. P. Fourché, *op. cit.* (*Soc. archéol.*, t. XXXI, 1909, p. 51-81). — Cf. E. Rousselot, *Napoléon à Bordeaux*, Bordeaux, 1909, in-8°, p. 15.

2. Une délibération du Conseil municipal, en date du 28 décembre 1838, ordonna la démolition; elle fut ajournée, le 28 avril 1843, parce que les deux guichets avaient été acquis, le 13 août 1814, du Domaine par des particuliers. Une délibération du 8 décembre 1862 autorisa le Maire à les acquérir par voie d'expropriation.

sud, mais à l'ouest et au nord : ce sont les quartiers de Saint-Augustin et d'Achard. La population s'y agglomère, tandis que restent vides, en dedans de l'enceinte, la bande riveraine du boulevard Jean-Jacques-Bosc, les vacants du cours de Luze et des allées de Boutaut. La ville du xx^e siècle grandit sans entraves et sans frein, au gré de son caprice ou de son intérêt, vivante image de la démocratie souveraine. Deux portes du Moyen-Age, quatre portes du xviii^e siècle subsistent. Est-il possible de concilier le respect qui leur est dû avec les exigences de la voirie moderne et des nouveaux développements de la cité ? J'en suis, pour ma part, convaincu. Il suffit, pour cela, il me semble, d'aimer Bordeaux, de l'aimer d'un amour intelligent, de comprendre que ces portes sont un des traits caractéristiques de sa figure, que leur suppression serait un dommage à sa beauté. Montaigne, qui préférait Paris à Bordeaux, a dit qu'il l'aimait jusque dans ses verrues et ses taches. N'aimons pas nos portes comme des verrues et des taches : elles méritent mieux que la tendresse égoïste et un peu étroite des archéologues. Elles ont droit à l'affection reconnaissante de tous les Bordelais jaloux du prestige de la cité ; elles font partie d'un trésor de beauté qui, nous l'avons vu par cette histoire, a été suffisamment dilapidé pour que nous ayons le devoir strict d'en ménager les restes.

— — —

Extrait de la *Revue Philomathique de Bordeaux et du Sud-Ouest*,
XIV^e année, n° 1, janvier-février 1911.



Bordeaux. — Impr. G. GOUNOUILHOU. — G. CHAPON, directeur.
9-11, rue Guiraude, 9-11.